

L'Afrique, la Corse et moi.....

Une odeur de salin ... un souvenir de poussière ocre jaune terre de sienne, quelques baobabs perdus en pleine brousse, des pistes chaotiques et dans le 4 x 4 Land Rover des années 50, le chauffeur black, et à ses côtés, mon père ...

Le 4 x 4 filait à toute vitesse ; moi, à l'arrière avec à mes côtés le basset à poils ras que m'avait offert ma grand-mère qui demeurait à DAKAR. De temps à autre, mon petit compagnon à 4 pattes pointait son museau à la fenêtre : un peu raciste, sans doute, il aboyait systématiquement dès qu'il voyait un indigène.

Mon père, gêné, le rabrouait vertement. Il revenait vers moi, contrit, mais aboyant tout de même. Alors je le consolais ... Il se collait à moi.

Le voyage nous conduisait vers KAOLACK. Nous étions partis depuis plus d'une heure de GOSSAS, où mon père dirigeait la subdivision du même nom.

Mon père finissait sa carrière à GOSSAS. Il l'avait débutée trente ans avant aux Comores comme simple commis. Il achevait ses fonctions administratives comme Chef de Division en France comme Sous-Préfet.

Ah, mon père ! une forte personnalité ; j'oserai dire presque une statue de commandeur, pour moi. De par son physique comme de par son intelligence et de sa culture, il offrait un charisme que j'ai rarement connu jusqu'à présent. C'était le colonial qui avait, après des études primaires et secondaires brillantes, a construit une carrière hors normes.

A 20ans, il vivait déjà à MAYOTTE comme responsable d'une sub- division, seul à plus de 10 000 km de sa CORSE natale ; il avait avec force de caractère et de détermination mené sa vie. Je me suis toujours interrogé sur cette force qui l'habitait et qui m'a toujours impressionné.

Je crois en fait, que l'homme a une force en soi, cachée au fond de son être profond et qui ressort dès que la vie l'exige face à des moments difficiles.

Parfois, cette force est absente et l'être humain cède et s'anéantit. Mon père était fonctionnaire du Ministère de FOM. Des COMORES, il avait été affecté à Anjouan, .MADAGASCAR

Il avait pris de l'assurance, de la force de caractère et de l'expérience. Il me disait que les années passées dans l'océan indien avaient été merveilleuses et enrichissantes.

Je me suis toujours dit, à cette époque, qu'il s'était construit en tant qu'homme et citoyen, et aussi forgé une moral quasi spartiate ou spinozienne. Il était « tout d'un bloc », parfois rigide mais d'une lucidité que j'ai pu constater alors qu'il m'avait quitté.

A ses côtés, ma mère, une grande dame, fille de la bourgeoisie brillante de DAKAR.

Elle avait rencontré mon père à DAKAR, alors qu'il était Chef de Cabinet du Gouverneur Général. Je pense, car je suis ignorant sur ce sujet, qu'il y a eu une certaine attirance physique et intellectuelle entre eux. Ce que je sais, aujourd'hui, c'est que leur amour était partagé. D'ailleurs, ils reposent l'un à côté de l'autre à CASTELLARE DI MERCURIO.

Nicole, malgré une certaine pudeur dans la manifestation de ses sentiments maternels, était une mère attachante, douce, attentive à ses enfants et à moi en particulier. Sa disparition a été pour moi comme un déchirement quasi charnel.

Elle avait enfanté par deux fois avant ma naissance et n'avait pas connu de son premier mariage une vie heureuse sentimentalement. Avec mon père, même s'ils avaient connu des moments difficiles, elle avait tout de même trouvé un ancrage, une protection morale auprès de lui

C'est donc à ST LOUIS DU SENEGAL que je vis le jour un 25 juin 1950 à l'hôpital public de la ville, un dimanche. Mon père me disait que ma mère avait eu les premières douleurs alors qu'ils étaient à déjeuner avec le Gouverneur BAILLY, auquel mon père vouait une grande admiration. Je n'ai aucun souvenir de ST LOUIS que ne j'ai connu qu'en 1969. Mes parents affirmaient que cette ville coloniale, capitale de l'AOF, présentait un charme désuet mais coquet et attirant

Par la suite, mes parents déménagèrent, et les quelques souvenirs qui me reviennent s'attachent à la ville de THIES. Ces souvenirs restent vagues : la chaleur moite, le vent de sable, les pluies diluviennes ... une petite chambre et c'est tout.

Par contre, KAOLACK me revient bien en mémoire. Nous habitions une belle résidence avec des pièces spacieuses, de belles vérandas et de grands jardins. Mes parents y vivaient heureux je pense ; moi, j'ai beaucoup aimé cette période de ma vie. Mes premiers émois,

mes premiers souvenirs d'enfants de petit écolier chez les sœurs séculières et l'approche de l'école primaire africaine.

De là, je retire sans doute une attirance indéfectible vers ce continent plein de richesses morales, physiques et culturelles.

Je ressens encore certaines odeurs : celles des lauriers roses, des Canas rouges sanglants, des bougainvilliers ... Je sens encore l'odeur forte des africains que je côtoyais, malik, le chauffeur. Je me souviens de leur grande gentillesse à notre égard. Je me souviens de ce monde que je pensais être le mien, alors qu'il ne l'était pas. Mais, je voyais mes parents si courtois, si affables, si compréhensifs avec eux, qu'il ne m'est jamais venu à l'idée plus tard, adolescent, qu'ils étaient différents de moi. Je n'ai jamais ressenti en moi ce dédain ou ce racisme latent ou énoncé que je pouvais constater parfois dans ma propre famille maternelle.

L'AFRIQUE, comme je le dis, était en moi et aujourd'hui encore, je ressens ce besoin de retrouver sans doute mes racines à ST-LOUIS, KAOLACK, GOSSAS ... Je pense qu'il n'est pas irréal que la terre où l'on naît, détient une part d'un homme ou d'une femme. Je l'ai constaté avec mes enfants qui sont nés en CORSE. Ils sont sans doute plus viscéralement attachés à cette île que moi, et cela pour de multiples raisons.

La structure humaine ne peut se soustraire à cette composante physique et psychologique de la terre de naissance. Il y a très certainement entre l'enfant qui paraît et le sol qui le reçoit, une relation charnelle évidente qui prend ses forces dans la plus profond de cette terre. Les exemples sont nombreux et en particulier celui des « pieds noirs » nés en ALGERIE. Leur déchirement ne m'a jamais étonné en dehors du fait politique qui fut tragique.

Je me souviens encore de mon retour à DAKAR en 1969. Jamais je ne me suis senti étranger alors que les policiers sénégalais tentaient de me faire comprendre que je n'étais plus chez moi.

Et aujourd'hui encore, lorsque j'échange avec des Africains, ils me confèrent le titre de « frère » dès que je leur dis que je suis né à ST-LOUIS ;

Il faut dire que la décolonisation n'avait pas eu ce visage désastreux comparativement à celle de l'ALGERIE. Je n'ai jamais compris que la République Française ait pu, avec ses valeurs, s'engager dans une telle catastrophe politique sociale et humanitaire. Ce fut

pour moi une interrogation jamais élucidée. Sans doute, une politique politicienne en est la seule cause ? J'apprécie CAMUS qui, courageusement, s'est opposé à cette guerre fratricide. Lui, l'Algérois, l'Africain visionnaire, a tenté vainement de réconcilier l'inconciliable. Quelle tristesse cette « sale » guerre.

Mes souvenirs me conduisent aussi à DAKAR chez ma grand-mère, Odette, dont l'immense maison accueillait toute la famille, à commencer par sa fille cadette Simone, pharmacienne.

Mes plus beaux souvenirs d'enfance auprès de cette grand-mère quasi méditerranéenne puisque qu'elle était née à Philippe ville réunissait enfants et petits-enfants.

La rue de Bayeux fut pour mes cousins et moi un havre de bonheur, de joie avec des souvenirs de tendresse et d'amour.

Cette maison coloniale en plein centre de DAKAR, au pied de l'immeuble administratif du gouvernement sénégalais offrait un immense jardin au fond duquel s'élevait une petite maisonnette lieu de vie de mon frère Jean-Claude. Et puis, il y avait tous les animaux que ma grand-mère et ma tante Simone élevaient : poules, canards, poussins, singes, chiens, oiseaux ... jusqu'à un paon.

Quels merveilleux moments passés dans ce havre de paix,

Tous ces souvenirs effleurent mon esprit et guident mon écriture.

Je m'interroge souvent sur la force de notre esprit humain. Il emmagasine tant de souvenirs aussi perceptibles qu'irrationnels. Cet esprit qui est notre raison, comment peut-il retranscrire ces images avec la vie, les odeurs et cette perception émotionnelle

Serions-nous que raison ou émotion ?

Mais mon esprit vagabonde encore. Il se retrouve alors au zoo de DAKAR, à GORE, sur la plage du YOUFF, dans les cabanons au bord de l'eau, sur la route entre KAOLACK et DAKAR, entre GOSSAS et KAOLACK ... Ces couchers de soleil sur la brousse où le soleil couchant énorme envahit tout l'horizon où se détachent les baobabs et les immenses termitières, les « buildings » de la brousse.

L'Afrique, le Sénégal est donc en moi, enfouis dans mes souvenirs, les premiers de ma vie,
je voudrais coucher dans ces quelques pages.

Cette Afrique alpha de l'ère humaine dit-on, avec cette culture si riche, si bariolée, si bruyante, si confondante, si passionnée, si enchanteresse de poésie et de palabres, si envoutante aussi, si attirante, elle ne peut laisser personne indifférente. Le « blanc ne peut l'ignorer et si je me souviens de L.S. SINGHOR poète et homme politique dans le salon de notre résidence, je le vois encore en conversation avec mes parents.

Cette Afrique si pauvre, mais si riche, détient les clefs de l'histoire du Monde.

Quand en 1960 j'ai quitté le SENEGAL, je parlais un peu le « oulof » langue majoritaire. Aujourd'hui, tout est perdu et combien je le regrette.

J'ai toujours aimé entendre parler le français de la bouche des Africains. Ils la possèdent merveilleusement bien. Ils offrent à leur interlocuteur un phrasée quasi poétique dont le vocabulaire est toujours juste.

Je reçois cette francophonie comme un délice,
Je n'oublierai jamais les cours de mon instituteur sénégalais en français, quasi littéraire avec cette majestueuse impression d'une langue étrangère par rapport à celle que j'entendais au sein de ma famille.

Ce SENEGAL si lointain de moi, mais si proche, si riche, si humain, si fécond en poètes, écrivains, journalistes.

Ce SENEGAL si bousculé, si exploité, si maltraité, souvent par lui-même, mais si fier de sa démocratie, si étonnant de repli sur lui-même, si généreux aussi et si accueillant toujours.

Ces quelques lignes sur l'AFRIQUE à travers les parents, à travers mes sentiments me poussent à une réflexion plus profonde sur le devenir de l'Etre humain forgé par-delà de sa vie d'enfant.

Cette enfance réceptacle des premiers souvenirs, des premiers émois me paraît influencer sur le devenir de l'adulte. C'est sans aucun doute une évidence, mais à y regarder de près,

ne pouvons-nous pas nous interroger sur l' ensemble de la vie,

KAOLACK était une ville « provinciale » africaine. J'y ai mes premiers souvenirs d'enfants, ce « petit blanc » immergé dans une Afrique colonisée au bon sens du mot. Point de repentance, point de regrets, mais le sens d'une colonisation où les Blancs et les Blacks étaient en totale synergie et osmose. Mes premiers copains, amis, des enfants blacks, mes premières rencontres avec des adultes, des Blacks, nos chauffeurs, nos domestiques... le peuple africain. Je me souviens encore combien j'aimais « traîner », passer mes heures lessives à écouter leurs discussions, leurs palabres, leurs cris, leurs rires si forts et si joyeux, leurs bagarres enfin.

Je me souviens encore de mes visites dans le bureau de mon père, mes jeux près des cuisines avec les enfants des domestiques.

Qui peut dire qu'il y avait là de la colonisation ? Qui peut dire que mes parents que je voyais toujours respectueux et amicaux vis-à-vis des blacks qui nous entouraient, étaient des colonisateurs. Je ne suis pas aussi manichéen dans ce débat sur la colonisation.

Certes, les Français avaient investi l'Afrique ; certes ils avaient soumis les peuples africains à la culture européenne, mais je ne pense pas qu'il y avait dans leur gestion administrative et politique une volonté dominatrice et réductrice de la culture africaine.

Autant, mon père que ma mère, n'ont jamais eu devant moi une attitude déplacée ou autoritaire vis-à-vis des blacks.

Moi-même, me sentais en pleine confiance avec eux.

Il faut dire que mes grands-parents vivaient en Afrique depuis les années 30. Mon grand-père, ingénieur, avait électrifié l'Afrique. Il est d'ailleurs enterré à DAKAR. Moi-même j'ai été baptisé dans la cathédrale de DAKAR par Monseigneur LEFEVRE, un évêque qui a fait parler de lui après le Concile Vatican II, un catholique intégriste ...

Dans notre famille, la colonisation n'était pas un sujet de tiraillement ou de discussion. Nous aimions l'Afrique comme nous l'aimons toujours, et moi-même qui ne suis plus retourné depuis 1969, je me sens attiré par ce continent que je sens emplir de magie et de culture.

Mes propres fils, eux également, ressentent en moi cette attirance, ce désir inné qui m'habite.

Ces quelques lignes sont mémorielles. Elles veulent témoigner de ce quasi amour et intellectuel qui s'extirpe de mon esprit et de mon cœur.

Les NOELS étaient grandioses à DAKAR. Les messes de NOEL étaient envoutantes et le NOEL Payen mémorable à mon souvenir.

L'AFRIQUE est un continent merveilleux et le SENEGAL se révèle un pays chaleureux et

accueillant, avec une culture riche d'écrits, de paroles et d'artisanat. Je me souviens des palabres lorsque j'étais avec mon père, l'administrateur blanc qui visitait les villages. Souvent, je déjeunais dans la case avec les plats traditionnels aux suaves saveurs. Mon père discutait longuement avec le Marabout, et moi j'étais la petite curiosité, dévoré des yeux par les petits villageois.

Et, nous repartions en Jeep, moi allongé à l'arrière, somnolent, mon père devant auprès du chauffeur. Mon père, investi par l'esprit fonctionnaire, demandait que le fanion soit déployé lorsqu'il faisait ses tournées. Je ne comprenais pas vraiment, mais de retour en France, j'eus rapidement fait la relation en voyant à la télé les voitures officielles ... D'ailleurs, mon père a toujours conservé le fanion avec lui. Il l'avait rangé dans son village corse. Je l'ai retrouvé à sa mort en rangeant ses affaires personnelles. Je me souviens que ma mère bonne couturière avait confectionné un immense drapeau tricolore pour la nouvelle résidence

DAKAR, la capitale de AOF, était devenue une ville moderne avec ses buildings des années

50 - 60, ses avenues et sa fameuse corniche, son nouveau lycée, son nouveau palais de justice et sa nouvelle assemblée territoriale. Avec son port actif et son aéroport international, DAKAR, au début des années 60, était une plaque tournante du commerce international.

Les Dakarois avaient investi les bords de mer à YOFF et dans une île de N'COR, des fameuses cabanes des week end de petit blanc

Ces week-ends étaient merveilleux. Avec mes cousins, nous faisions des sports aquatiques

avec les fortes vagues de l'océan, puis des pêches mémorables. Nos parents s'égayaient autour de tables basses, très apéritives...

Mais au-delà de ces scènes de la vie africaine, il y a la vie d'un jeune blanc face au monde

black. Et, il faut à ce « gosse » de moins de 10 ans, un peu esseulé entre un père qui s'investit dans son travail et une mère un peu délaissée, beaucoup d'imagination, d'introspection pour réaliser ses premières jeunes années. Il découvre trois mondes : celui des Blancs, celui des Blacks et celui de l'enfance. Alors, souvent, seul dans sa chambre, allongé sur son lit, toutes les images, tous les fantasmes se bousculent dans son esprit. Et il lui faut se construire sur l'imaginaire infantile sur lequel va s'ériger sa vie de préadolescence.

Ce jeune blanc doit intégrer en lui ces scènes de vie, les ingérer, les digérer et finalement se construire un monde d'images, de visions, d'odeurs ... et encore actuellement

lorsque me proviennent les parfums des lauriers roses, les souvenirs africains remontent à mes souvenirs. Cette correspondance entre le sensoriel et l'imaginaire enfouis dans l'inconscient, me ravit à chaque instant. Le monde africain m'apparaît dès lors comme indéfectiblement attaché à mon conscient.

Lorsque nous sommes arrivés à GOSSAS, nous habitons dans une résidence officielle de l'administration. Il s'agissait d'une bâtisse coloniale des années 30, en carré, autour d'un patio et je me souviens les 'tournées' administratives de mon père surtout pendant les élections avec les épisodes souvent sanglants que cela induisaient

Mon père avait une haute idée de sa position et souvent il a découvert des anomalies administratives

Très rustique, cette demeure était également très froide et anonyme. Ma mère ne s'y plaisait pas. Mais, elle devait s'y résoudre. Elle essayait bien de donner un cachet plus chaud et plus personnalisé, mais hélas, elle n'y parvint que très difficilement.

Alors, mon père prit la décision de construire à l'entrée de GOSSAS une nouvelle résidence, laissant à l'ancienne une destination uniquement administrative.

Pour l'année 58 - 59, la nouvelle villa résidence fut rapidement construite, et j'y vécus mes meilleures années d'enfance. Je vois cette villa toute neuve, blanche, en pleine brousse près de villages de cases en chaume.

Les jours s'écoulaient tranquillement dans cette villa. Nous prenions nos repas dans la salle à manger servis par des personnels de maison et je me souviens que ma mère co-préparait les repas avec la cuisinière et nous terminions les soirées au salon soit en lisant soit en écoutant la radio

Mes parents discutaient de leur journée et très rapidement je m'en allais dans ma chambre en compagnie de Tessa notre teckel que ma grand-mère m'a avait donné pour me tenir compagnie

Avant de m'endormir, je refaisais mes journées et dans mon imagination, l'Afrique était si présente si puissante qu'aujourd'hui je ressens encore cette attirance en moi

Nous sentions la décolonisation approcher. Mon père en parlait souvent et nous écoutions les infos à la radio. Les télex qu'il recevait confirmaient cette éventualité. D'ailleurs, il avait reçu le futur président Senghor et je les avais entendus parler vaguement de l'avenir du Sénégal

Mais pour mon père la décolonisation était naturelle et il admettait sincèrement que le General De Gaulle avait choisi la bonne voie

Lui qui sillonnait la brousse quasi quotidiennement, il avait senti auprès des marabouts et de la population que cette décolonisation était inéluctable, et même, il avait surpris disait-il à ma mère, des conversations de ses chauffeurs en faveur de cette finalité politique

Mais cette poussée au sein des forces vives de la population se faisait jour même au sein de l'administration française. Mon père recevait souvent des délégations autochtones et il prenait constamment le pouls de la population. Il faisait de nombreux rapports administratifs au gouverneur.

Ma mère elle-même quand elle recevait sa famille précisait cette vision politique alors que dans la capitale ce sentiment d'indépendance ne se faisait pas aussi sentir.

En 1958, mon père dut faire le remplacement du commandant de cercle sorte de sous-préfecture africaine...et lors de ce remplacement, il avait reçu une pétition politique des subdivisions et des chefs religieux militant pour cette autodétermination politique.

Début 1959 mon père se rendit à la réception du général De Gaulle au palais du gouverneur à Dakar.

Le général avait au préalable annoncé la décolonisation du Sénégal. A son retour mon père avait décidé de quitter la carrière et avait décidé de demander sa mise à la retraite.

Ma mère subit un choc ne serait-ce qu'à l'idée de quitter l'Afrique et sa famille moi-même je m'interrogeais dans ma petite tête d'enfant ce que j'allais faire en France que je ne connaissais pas !

"Ce départ devait aller très vite" avait souligné mon père !

J'avais intercepté cette courte phrase dans le salon au détour d'une conversation entre mes parents.

Au fond de moi j'étais émoustillé de découvrir une nouvelle vie ailleurs, mais à l'expérience j'avoue que j'ai regretté ma vie à Marseille

La vie de 1958 se passa dans la tristesse et le Noël de cette année fut assez morne

Mon père préparait le départ de ma mère et de moi-même vers la Corse île de repli avant de quitter Gossas sa dernière affectation

Ma scolarité se fit dans la plus grande décontraction et j'avoue que j'ai des souvenirs que très vagues de cette vie de gamin ...je me souviens de ces moments de flottement où mes parents n'étaient déjà plus des colons et pas encore des rapatriés

Je me souviens d'une tristesse certaine aussi de quitter ce pays et notamment de ma mère qui souvent s'isolait pour pleurer et ce fut pour moi un premier moment d'éloignement de l'enfance et de l'observation de la vie de mes parents

Je n'aurais jamais imaginé que 30 ans après, ce passé aurait pu me rattraper aussi fortement dans ma vie d'homme et de père

Les préparatifs de départ s'activaient

Moi-même, j'étais dans l'excitation de ce départ et en particulier d'un départ en avion ! Et non pas par bateau ! L'idée de prendre pour la première fois l'avion était pour moi un événement

De tels souvenirs au moment où je les couche sur la feuille, me remplissent de nostalgie et je revois ma mère assise dans le fauteuil du salon penchée sur ses broderies la cigarette à côté d'elle... mon père plongé sur des revues ou de journaux

Mais il me revient de temps à autre des souvenirs quasi instantanés comme des éclairs qui illuminent ma pensée ; je vois le ciel sombre annonciateur de tornades africaines, cette chaleur cuisante qui brûle jusqu'au sable blanc et les arbres frêles qu'avait plantés le jardinier, ces blizzards de sables qui fouettent tout et détruisent tout sur leur passage, ces fraîcheurs à la saison de pluies, sur la terrasse face aux baobabs majestueux qui bordaient notre résidence toutes ces évanescences spirituelles qui peuplent mon esprit et enfouies en moi depuis des lustres

L'Afrique ne laisse pas indifférent et marque ceux qui y sont nés la terre africaine est prenante au sens possession quasi charnelle. Je me souviens jusqu'à la consistance de la terre blanche si légère quelle me rappelle le sable blanc des plages de méditerranée

Les africains sont des êtres entiers, passionnés, sincères et fidèles en amitié et d'une culture, la leur, qui les possède totalement et pas simplement cette culture religieuse qui ponctue leur vie quotidienne même pour les animistes

Lorsque j'étais avec eux, je n'étais pas un étranger mais un membre à part entière de leur groupe familial ils aiment ma présence à leur côté et moi je le ressentais comme une rassurante affection

Mes parents d'ailleurs n'étaient jamais inquiets lorsqu'ils me confiaient à eux

Et que dire si aujourd'hui l'Afrique n'a plus cette belle attirance que je lui ai connue autrefois ?

Les soubresauts qu'elle a connus l'ont rendu plus faible certes, mais il existe en ce continent tant de ressorts et de force ! Il faut considérer l'Afrique comme une grande partie du monde !

L'Europe a tenté mais en vain de restaurer plus de vertu vers l'Afrique et notamment en octroyant une décolonisation quasi généralisée mais en fait elle l'a fait avec des arrières pensées qui ont faussé cette politique

Déjà la 3ème république avait lancé cette colonisation en la maquillant avec des bons sentiments socialisants et universalistes et elle y était parvenue car la politique mondiale de l'époque conformiste validait toutes guerres de colonisation

Les grands ministres de cette république en payent un lourd tribut moral aujourd'hui !

Mais que voit-on en réalité ? L'Afrique demeure un théâtre où les ombres tristes de l'avidité des mondes occidentaux et asiatiques poursuivent son hégémonie colonisatrice

Mais il y va aussi de la faute des africains et du monde politique africain qui participe de cette dépouille des ressources premières et de la liberté économique des états

En fait rien n'a vraiment changé sauf peut-être dans les discours qui inondent les assemblées et les voyages officiels

Et puis il se trouve de bonnes excuses d'interventions dites de libération politique qui enkystent encore plus le néo colonialisme

En somme, l'Afrique n'a guère changé de statut depuis 1960 sauf peut-être que les présidents sont à présent blacks

Mais peut-on faire autrement ? La réponse n'est pas manichéenne si tant est que l'on puisse répondre !

La bonne conscience politique de droite comme de gauche se répand en affirmant que la coopération doit remplacer la néo colonisation ! Mais c'est se voiler la face car toute intervention même dite coopérative est forcément une forme de domination acceptée de la part de l'état africain en cause

On sait ce que les politiques de France -Afrique ont amenées de perte d'indépendance pour les pays dits en phase de coopération et les excès qui y ont succédé

Mais ce qui est plus inquiétant pour l'Afrique est ce recul économique même si ici ou là certains états connaissent des croissances exponentielles mais factices

L'appétit des pays en croissance d'Asie comme la Chine viennent sans vergogne entreprendre une nouvelle colonisation économique et ethnographique d'assimilation en faisant s'unir leurs ressortissants avec des autochtones

Des rejets forts sont perceptibles dans certains pays du Maghreb ou d'Afrique de l'ouest

Alors que peuvent l'Europe et le monde occidentale?

A bien y réfléchir peu de choses peut changer ! Les tensions actuelles dans le monde sont si fortes que le fragile équilibre organisé par la mondialisation et les intérêts de l'ouest et de l'est exige un statut quo

Ce pessimisme ambiant est en fait réaliste et ce n'est pas machiavel qui le renierait !

L'Afrique aura du mal à changer de cap sauf à ce qu'une autorité internationale l'en contraigne et ce que fait déjà le FMI contribue certes à imposer un certain ordre financier mais pas suffisamment pour modifier le cours de choses

Il conviendrait sans doute que l'ONU et le FMI puissent intervenir de façon concertée afin de pouvoir "imposer" une modification politique et économique pertinente. La solution d'une sorte de mandat-conseil auprès de chaque gouvernement africain pourrait sans doute améliorer les choses mais c'est sans compter avec les intérêts des pays riches du conseil de sécurité qui s'y refuseront à coup sûr.

La voie est étroite pour l'Afrique et son avenir ne doit pas décourager les bonnes volontés qui au travers du monde tentent de redonner espoir à ce continent si magnifique

Mais alors comment amener les esprits à changer ? Des hommes comme B Obama auraient pu initier ce type de changement mais vite la politique intérieure des USA l'a contraint à revenir aux démons anciens et à favoriser les intérêts économiques américains

Les secrétaires généraux de l'ONU malgré leur poids moral n'ont pas pu modifier l'ordre installé depuis la seconde guerre mondiale en Afrique.

L'organisation mondiale actuelle n'est pas à même de pouvoir engager le moindre tournant historique !

L'Afrique peut-elle alors s'en "sortir" seule ?

Rien n'est moins sûr mais peut être que des hommes comme Senghor ou Mandela auraient pu y parvenir ? Ils ont tenté d'y réussir en imposant une forme de démocratie et c'est déjà beaucoup mais le reste du continent est traversé de luttes intestines ethnographiques ou religieuses terribles

Aujourd'hui le continent ne dispose plus que des dictatures ou des potentats. La guerre est partout installée au seul bénéfice de ces dirigeants et des puissances qui les approvisionnent sans vergogne

Dès lors il est quasiment impossible de pouvoir rétablir un ordre de paix !

L'Afrique devient peu à peu le champ désespéré des convoites mondiales et malheureusement des pays occidentaux et de l'Europe en grandes difficultés économiques qui cherchent des marches

La seule voie serait donc d'imaginer que les nouvelles classes politiques qui parviennent au pouvoir comme le nouveau président du Sénégal s'engagent vers des transformations des politiques intérieures et mettent en place une vraie démocratie.

Mais parallèlement il conviendrait que l'Europe et le monde occidental s'orientent vers une ne nouvelle vision de l'Afrique

Des hommes et des femmes se sont élevés contre ce néo colonialisme mais en sont restés à augmenter la part d'aide financière à l'Afrique

Ce n'est pas suffisant !

Cette nouvelle vision de l'Afrique doit s'initier au conseil de sécurité non pas au coup par coup mais en votant des politiques fermes et en prévoyant des moyens coercitifs

L'Europe, si elle le veut, peut imposer cette nouvelle vision au conseil de sécurité.

Tel est le sentiment que je puis extirper de mon cœur sur ce continent qui m'a vu naître ! Il est en moi avec ce regard un peu triste de ne pouvoir faire plus pour lui. Mais en écrivant ces quelques lignes, je puis au moins dire tout l'attachement que j'ai à cette terre sèche et poussiéreuse d'Afrique

Les racines dit-on sont celles que nous créons lorsque l'on naît sur une terre ! Et je crois beaucoup en cette affirmation car je pense que lorsque nous venons à la vie il y a tout l'environnement de la terre que nous connaissons pour la première fois et ensuite la terre nous prend dans ses bras comme une mère et ne nous lâche plus.

L'Afrique a été cette sorte de mère que j'ai connu dans le dos des "diguènes" qui me transportaient avec elles tout en vaquant à leurs occupations ménagères. J'avais déjà ressenti cela lorsqu'en 1969 j'étais revenu à Dakar

St Louis m'était apparue comme ma ville et je ne m'y sentais pas étranger... loin de la ! Et même les quartiers de Dakar comme la cathédrale me paraissaient tellement connus

D'ailleurs les sénégalais sachant que j'étais né à St Louis m'appelaient mon frère ! Comme si j'étais de leur race car j'étais né sur les terres d'Afrique !

Mon père et mes garçons qui sont nés en corse ont le même sentiment de possession d'une terre de naissance je suis donc persuadés de la force attractive des racines, de celles que l'on forge inconsciemment lors de notre naissance dès les premiers instants

C'est un somme cette intuition bergsonienne qui veut que notre raison se laisse envahir par un sentiment premier que la raison essayera ensuite d'expliquer. Le fait est que notre première appréhension d'une odeur d'une ambiance transforme notre pensée et un sentiment soit réaliste soit nostalgique d'un passé enfoui en nous-mêmes se fait jour

Alors on se dit que nous sommes possédés par notre passé ? En réalité le fait de sentir africain est une essence avant d'être une existence ! Alors tout cela peut se discuter et certains philosophes diront certainement le contraire !

La continuité de notre personne se fait donc à travers cette existence et cette essence. Nous ne sommes que ce que nous sommes destinés à être tout au moins aux premiers temps de notre existence jusqu'à ce que notre raison et notre morale conduisent notre existence

Le fait d'écrire ces lignes sont la preuve que ma raison m'a conduit à le faire sachant que ma pensée et mon esprit mettent en œuvre cette action

Ces intuitions, ces sentiments qui nous forcent à nous exprimer sont bien la preuve que notre essence a une puissance qu'elle transforme en existence

L'Afrique a donc en moi une intuition permanente qui a forgé mon être comme le reste des éléments que sont l'éducation et l'environnement familial, social et économique

Mais la corse est aussi en moi comme une plaie ouverte car depuis ma naissance, j'avais un an, je connus le village de Castellare di Mercurio dès cette première renaissance filiale, mon père était né dans ce village, je me suis senti attaché, ancré à cette terre

A chaque congé bi annuel mon père revenait avec ma mère et moi au village. Il y retrouvait sa terre, ses racines, ses cultures, ses morts, et sa famille.ma mère et moi nous suivions ce chef de famille autoritaire, à la manière d'un paterfamilias corse

Ma mère, d'origine continentale, puisque issue d'une famille bourguignonne, s'est trouvée rapidement exclue de ce clan familial alors que toute sa sincérité et sa gentillesse ne tendaient qu'à être aimée et intégrée

La famille de mon père était toute centrée autour d'une femme Olympe la sœur de mon père, ma marraine. En effet, n'ayant jamais quitté le village alors que ses frères et sa sœur, eux, l'avaient laissé pour trouver emploi et carrière, elle s'était occupée avec son mari, Xavier, de l'habitat et des terres

Elle en avait renforcé une force de caractère qu'elle possédait déjà en naissant, et elle s'apparentait comme la maitresse de maison respectée. Ma mère est apparue comme un corps étranger, elle la continentale, l'indépendante aussi !

Et à chaque congé, ce n'était pas une sinécure car elle se sentait cloîtrée souvent seule à passer ses journées à coudre et à tricoter. Alors elle visitait souvent les maisons du village à l'époque vivantes de personnes. Et sa gentillesse lui valait une reconnaissance de sympathie et de courtoisie. Dans la famille, elle n'était pas la seule, car sa belle-sœur, la femme de mon oncle Jean, elle-même continentale, avait connu le même statut de femme et belle-sœur non corse

La corse c'est aussi cela, une terre rurale souvent aux confins de la rudesse des terres du centre de la France ou d'autres pays continentaux ou iliens

Mais ma mère était tombée finalement amoureuse du village et dès les années "soixante", après le partage de la maison familiale, réalisé dans la douleur d'ailleurs, elle s'était faite un petit nid douillet et chaque été elle se faisait une joie d'y revenir.

Ma jeunesse s'est donc déroulée entre Marseille et la Corse avec quelques voyages en France avec mon père qui m'a fait connaître les grands lieux patrimoniaux français

Mais la corse me prenait les tripes et mon intégration je la vivais lors de mes vacances mais j'étais loin de penser que cette force que je mettais à être castellarais, n'était qu'un leurre auprès d'une population qui en fait cachait une attitude de rejet que je n'imaginais pas. Ce village a en lui, à travers ses habitants, une tendance à rejeter ce qui n'est pas né au village, qui n'est pas corse véritablement !

Et pourtant mes vacances estivales au village m'avaient donné l'illusion d'un bonheur futur

Que de beaux moments avec mes amis Charles Jean, Marcel, Jean Simon dans les rues du village avec ses chutes, ses blessures, ces jeux de gosses ou les enfants du village se mélangeaient avec ceux du continent des villes ces moments où l'on échangeait un peu en corse, un peu en français, mais toujours nos regards se comprenaient

Et que de souvenirs qui me font encore chaud au cœur ; ces moments où tels des lézards nous restions sur le "murraillone" sans parler en observant l'horizon, qui venait mourir au pied de la Proa ou en épiant les allées et venues des habitants, des étrangers ...

Et encore ces moments de grâce autour de la fugeracce de la St Jean, la St Pierre ou la St Michel, ces instants inoubliables lors des messes au pied de l'autel que Sophia nous imposait de servir et Marie Luise venait nous faire les "gros yeux" car nous avions des fous rires... nous soirées entre petits garçons dans des granges abandonnées ou nous nous éveillions à nos émois de jeunes garçons pubères, enfin ces soirées sur la route où nous commencions à "draguer" les quelques filles du village ou les vacancières

Et quand, les années passant nous sommes devenus de jeunes garçons et filles, étudiant pour certains jeunes travailleurs pour d'autres, nous nous mélangions de la même façon sans souci des convenances et des préjugés